

FEUILLETON DU SAMEDI

Les Intrigues d'Une Orpheline

(Suite.)

XX

L'INTÉRIEUR D'UN MAÎTRE DE DANSE

La vie, chez M. Papino, présentait un aspect bien différent de celui auquel Béatrice avait été jusqu'alors accoutumée.

Le changement qui s'était opéré pour elle lorsqu'elle était passée des splendeurs de la Tour-Blanche dans l'obscurité où vivait Rachel, lui avait été très-pénible : mais le contraste qu'elle vit autour d'elle chez M. Papino était bien autrement frappant.

A la Tour-Blanche, elle avait été choyée et gâtée. Elle était une fleur élevée dans une serre et qu'on entourait des soins les plus délicats. Avec Rachel, il lui avait fallu endurer toutes sortes de mauvais traitements, la faim, le froid, la fatigue, de longs voyages, toutes les misères en un mot résultant de la plus triste des positions.

Et ces souffrances, elle les avait supportées si longtemps, qu'elle avait fini par croire qu'elles étaient la condition morale de sa vie, et elle avait espéré, qu'elles la tueraient, elle aussi, comme elles avaient tué sa sœur. Mais chez M. Papino, elle eut apercevoir des motifs de changer d'opinion, et elle conçut l'espérance que, quoique bien des épreuves pussent lui être encore réservées, il pourrait y avoir quelques beaux jours pour elle.

Du moins, Rose l'assurait qu'elle vivait au milieu d'un soleil perpétuel et que, si seulement elle voulait s'appliquer à la tâche qu'elle aurait à remplir, se montrer intelligente et docile pour madame Papino, et ne pas s'affecter de certaines vexations elle serait aussi heureuse que possible, et que, peut-être, un jour, elle épouserait un comte et aurait une belle voiture à elle.

Béatrice fut sur le point de répondre qu'elle avait eu une voiture qu'elle aurait pu dire être à elle, mais elle se contenta de soupirer, de rester silencieuse, et d'espérer.

Quand vint le jour, et que M. et madame Papino purent mieux observer les qualités de leur nouvelle acquisition, ils furent véritablement ravis. Ils se communiquèrent tout bas leur satisfaction et calculèrent d'avance les gains que Béatrice pourrait leur procurer.

Nous devons dire que M. Papino était ostensiblement un maître de danse, mais qu'en réalité, il fournissait aux théâtres ces jeunes enfants et ces jeunes filles de cinq à quatorze ans, qu'on voit dans les ballets et dans les pantomimes. Malheureusement, les Papino ne sont pas rares à Paris, et il est des gens qui n'ont d'autre occupation que de recruter des *sujets* pour ces minotaures.

Au moment de l'arrivée de Béatrice, M. et madame Papino avaient un nombre d'élèves plus grand que d'habitude. On préparait une grande féerie, dans laquelle devaient paraître un prince, une princesse, des arbres, des ruisseaux, le génie des cavernes sulfureuses, — le roi de la cité maudite, des fontaines de cristal, et des salles aux piliers de diamant, et tout étincelantes de lumières. Il avait été décidé que plusieurs rôles seraient remplis par des enfants, et que par contraste, des hommes avec des masques hideux figureraient les démons.

On s'était donc adressé à M. Papino pour avoir des sujets, et lui et sa femme étaient tout entiers occupés à former leur corps de

ballet lorsque Rachel était venue leur demander de prendre chez eux Béatrice, à des conditions qu'ils se hâtèrent d'accepter. Ils étaient non-seulement payés pour ses frais de nourriture et de logement, mais il était, en outre, convenu qu'ils garderaient pour eux tout l'argent que pourrait gagner Béatrice.

Notre petite héroïne déjeuna avec Rose dans la chambre où elles avaient couché, — car Rose n'avait pas la manie de se lever de bonne heure le matin. Elle était l'enfant gâtée de sa mère, et elle se faisait servir son déjeuner dans son lit, aussi souvent qu'elle le pouvait, et puis, après s'être habillées, elles se préparèrent à descendre dans le salon.

Rose avait mis Béatrice au courant de ce qu'elle aurait à faire. Depuis l'instant de leur réveil, elle n'avait cessé de parler, et elles étaient dans la salle que sa langue marchait encore. Elle ne l'interrompit qu'en entendant prononcer bruyamment son nom et frapper fortement du pied.

Béatrice n'avait pu s'empêcher de soupirer en l'écoutant, et beaucoup de nos lectrices, sans doute, plaindront son sort. En entrant dans le salon, un appartement spacieux dans lequel M. Papino donnait des bals à *l'élite de la société*, à raison de cinq francs par tête, les rafraîchissements compris, — elle vit vingt à trente enfants comme elle, livrées à leurs études. Les unes faisaient des figures de danse, — d'autres des pas seulement, — plusieurs encore de gracieuses contorsions. Quelques-unes tenant un anneau attaché dans le mur faisaient des mouvements qui consistaient à se baisser lentement, puis elles se relevaient en étendant la jambe et le pied le plus haut possible.

M. Papino était à son violon, le faisant erier et criant lui-même lorsqu'il était besoin de donner de l'entrain.

Madame Papino enseignait aux plus fortes d'entre les élèves quelques-unes des branches les plus difficiles de son art, applaudissant, grondant, louant et blâmant, selon que les pauvres enfants montraient plus ou moins d'habileté.

Il se fit un silence général lorsque Béatrice, conduite par Rose, s'avança jusqu'au centre de la salle, car elle était un objet de curiosité pour tout le monde y compris le maître et la maîtresse de la maison.

M. Papino n'avait pu s'empêcher de parler d'avance à ses élèves de sa nouvelle acquisition. Il avait vanté sa beauté, et avait prédit à quel degré de perfection elle atteindrait comme artiste. Il les avait ainsi disposées à l'envie, à leur faire haïr Béatrice, et les avait préparées à se déclarer contre elle à la première occasion. Aussi, il fallut voir que de haussements d'épaule, que d'airs dédaigneux firent toutes ces petites personnes ! Toutefois, toutes se remirent immédiatement à l'ouvrage, comme si elles n'eussent été que les pièces d'une machine mise en mouvement par une force supérieure, et elles s'efforcèrent, en paraissant être tout entières à leurs devoirs, de montrer qu'elles regardaient l'arrivée de Béatrice avec indifférence, et qu'elles ne faisaient aucun cas d'elle.

Il n'en fut pas de même de M. et madame Papino, qui, il faut le dire, étaient bons juges. Béatrice était charmante, très-jolie, avec de beaux cheveux qui tombaient presque jusqu'à sa ceinture, et ils ne pouvaient s'empêcher de l'admirer.

M. Papino s'avança au-devant de Béatrice, et lui prit les mains : il sourit et dit :

— Je vous salue, ma gentille Perdita. Le matin a chassé le sommeil de vos yeux, et vous apparaissez à la lumière rafraîchie comme la rose humectée par la rosée.

— Elle a dormi comme une taupe, papa, commença à dire Rose. Elle ne s'est éveillée que quand nous avons entendu un orgue qui jouait dans la rue, — le remouleur qui faisait grincer sa roue, et...

— Rose ! cria madame Papino d'un ton sévère, — et Rose s'arrêta.

M. Papino se contenta de dire : mon enfant, d'un air de reproche ; et puis, se tournant vers les jeunes filles, il les invita à se ranger en demi-cercle.

Elles obéirent immédiatement, et se serrèrent autour de lui, se poussant les unes les autres, et parlant avec agitation.

M. Papino, d'un regard expressif et d'un ton significatif les rappela à l'ordre et dit :

— Mesdemoiselles, je vous présente ce petit chérubin, mon élève, qui sera votre compagne pendant trois ans au moins, et qui fera honneur à la maison si comme de M. Papino. Vous l'aimerez pour son amabilité et sa douceur, et ce sera à qui d'entre vous se montrera la meilleure pour elle.

Il y eut, à ce moment, un murmure qui n'était pas absolument approbateur. On toussa, on se pinça le coude mutuellement, et on se livra à toutes sortes de mines.

Calme et d'une égalité imperturbable, parcequ'il était habitué aux vivacités de son auditoire, M. Papino continua :

— Mesdemoiselles je vous prévins que celles d'entre vous qui ne seraient pas sages, quitteraient sur le champ mon établissement. L'honorabilité de M. Papino et de ses élèves doit être, comme celle de la femme de César, au-dessus du soupçon. J'ai donc à vous dire que cette petite fille se nomme Béatrice ; vous voudrez bien l'appeler mademoiselle Béatrice...

— La belle Béatrice, dit Rose d'un air protecteur, et prête à montrer qu'elle l'aimait déjà à l'idolâtrie.

Les jeunes filles saisirent l'idée de Rose, et pour faire la paix avec le maître, elles frappèrent des mains, en criant :

— La belle Béatrice, oui, c'est cela.

— De tout mon cœur, dit M. Papino avec dignité ; mais vous connaissez à présent mes sentiments, mesdemoiselles... aimez-moi... mon chérubin... vous comprenez, et traitez-la en conséquence.

Alors, laissant ses élèves, il conduisit Béatrice dans une partie de l'appartement où elle n'avait pas à supporter les regards et les critiques de ces demoiselles, et lui donna sa première leçon de danse.

Durant ce temps, Rose, sa fille, se demandait comment elle pourrait s'y prendre pour mener Béatrice au théâtre où devait se jouer la pantomime dans laquelle elles devaient toutes figurer, et là, l'initier aux mystères et aux merveilles dont elle avait essayé de lui faire le tableau.

XXI

DERRIÈRE LA SCÈNE

Il se passa trois mois avant que Rose eût l'occasion de mettre à exécution son projet.

Jamais Béatrice n'avait été autorisée à quitter la demeure de M. Papino. Nous ne saurions dire si le professeur se conformait en cela aux instructions qui lui avaient été données ou si son intention, en agissant ainsi, était seulement de soustraire son trésor aux yeux de ses rivaux. Ce qu'il y a de certain, c'est que, un jour que Rose parlait de mener Béatrice à une répétition, son père lui répondit en lui pinçant l'oreille droite, et sa mère lui tira la gauche, probablement pour rétablir la balance. Tous deux menacèrent ensuite leur fille de la tenir, trois semaines durant, enfermée dans sa chambre, si jamais il